

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sans compromis

Marcel Labine, *Carnages*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 118 p.

Marcel Labine, *Les lieux domestiques. Poésie et prose 1975-1987*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 1997, 208 p.

Hugues Corriveau

Number 86, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (1997). Review of [Sans compromis / Marcel Labine, *Carnages*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 118 p. / Marcel Labine, *Les lieux domestiques. Poésie et prose 1975-1987*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 1997, 208 p.] *Lettres québécoises*, (86), 42–42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Marcel Labine, *Carnages*, Montréal, Les Herbes rouges, 1997, 118 p., 12,95 \$.

Marcel Labine, *Les lieux domestiques. Poésie et prose 1975-1987*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Enthousiasme », 1997, 208 p., 16,95 \$.

Sans compromis

POÉSIE
Hugues Corriveau

La vérité, rien que la vérité.

D'ENTRÉE DE JEU, MARCEL LABINE inscrit en épigraphe à son dernier recueil, *Carnages*, quelques phrases de Dostoïevski extraites des *Carnets du sous-sol* : « Je suis un homme malade... Je suis un homme méchant. Un homme repoussoir, voilà ce que je suis. Je crois que j'ai quelque chose au foie. » Il faudrait ajouter à cela qu'il est surtout, et avant même d'en retenir l'humour, un poète conscient, radical et franc. Il refuse les compromis, les mièvreries, les petites bassesses qui feraient croire à quelque illusoire bonheur. Non. Marcel Labine est un poète du regard, de la tragédie, de la franchise. S'il n'y a rien à voir de beau dans le tableau du monde, témoin vigilant, il le dit, donne à sa poésie des couleurs de terre noire, de cendre et de guerre, de catastrophes presque inévitables à force d'être analysées. Voilà une œuvre exigeante, parce qu'elle se refuse à fermer les mots sur eux-mêmes, à leur enlever une nécessaire violence quand, sous le poids des jours, la fatalité prend des airs quotidiens.

« Je suis un homme malade »

À travers des retours lancinants vers la mémoire la plus profonde, à travers les ères géologiques, jusqu'à l'instinct, jusqu'à la conscience du surgissement sanguinaire des passions (et dans un tout autre style, mais évoquant parfois la quête d'un Renaud Longchamp), il y a ici un scalpel de la phrase, une manière — qui tranche dans le vif — de dire les choses qu'on entend gémir dans la chair, dans la passion d'être. Marcel Labine avoue qu'à tant regarder le radical délabrement du monde, il finit par avoir pour ce dernier un amour indéfectible, tout au moins un intérêt capital, qui fait de chacun de ses textes une ouverture sur l'étrangeté d'exister dans les pires contradictions, au centre même de l'horreur, portés que nous sommes tous au-delà de tout entendement vers la poursuite de la vie, contre elle dirait-on, mais en travers, en la coupant à vif pour qu'un émoi de sang, de chair, de plaies et de vie en surgisse outrageusement :

*Dans la démence
et la fureur du temps
qui nous agrippe
les jours sont une masse
désaccordée pitoyable* (p. 11)

Ainsi commence cette quête hallucinante des troubles de la férocité, du chaos, d'une universelle déception. Mais il ne faut jamais oublier qu'à travers ce décryptage des divers carnages, l'être existe quelque part, contre tout cela justement, dans une aberrante volonté de survivre à la bêtise, car, comme le dit le poète, « à la fin on n'est pas rien » (p. 12). Cette toute petite concession à l'existence de l'être, bien qu'infime commencement d'un salut possible, est la marque d'une hypothétique assomption.

*Quand je n'en peux plus des folies incendiaires
et des décapitations publiques prostré*

*pétrifié je contemple l'océan dont les vagues
se fracassent à mes pieds* (p. 21)

L'eau est donc pour le poète mémoire enchevêtrée mais bénéfique, lieu d'une survie primaire : « Contre la tuerie je dis que l'étang de Walden / n'importe quelle crique fera l'affaire » (p. 15). Des échappées ainsi dans le paysage et au milieu de la barbarie ponctuent ce très fort recueil écrit en longs ou courts vers libres, scandant en quatre-vingt-dix-neuf poèmes et trois parties le chant du dernier recours, sorte de cri intense contre la cruauté, jusqu'à ce premier poème de la troisième partie, seul îlot peut-être de joie dans tout cela :

*Je suis sans voix devant l'aurore
qui vient entre des strates et des pierres
où va finir évadée l'écume du large
je me perds dans ces remous blancs
comme deux hanches caressées* (p. 87)

Si à première vue cette poésie peut nous paraître désespérée, il faut aller fouiller l'anthologie que vient de faire paraître Les Herbes rouges sous le titre *Les lieux domestiques* pour se rendre compte que c'est souvent du côté du cynisme que vont les choses de la poésie de Labine, que c'est là qu'elles ont été fondées. Toujours marquée au coin de la plus exacte objectivité, toute l'œuvre de Labine veut incarner au départ un corps à travers une parole qui pourrait le nommer, ensuite, un monde en mouvement aux accents musicaux, aux troublants accents de la mort certaine. Car elle rôde, celle-là, depuis les tout premiers textes, sans complaisance. Voilà sans doute une piste de lecture privilégiée que cette ligne qui va du particulier au général, de la particularité à la plus universelle implication. Voilà sans doute par où la vie surgit toujours si l'on sait regarder, affronter son avers, la mort elle-même qui couvre et couve chaque geste, même celui d'aimer, même celui d'approcher sa main d'un corps aimé. Il y a ainsi une mise en valeur de la fracture chez Labine, une recherche qui jamais ne s'est démentie, ce qui lui a valu le prix du Gouverneur général du Canada en 1987 pour ses *Papiers d'épidémie*. À lire ainsi les titres de ses œuvres, on doit se rendre à l'évidence que Marcel Labine n'a jamais cherché à cacher le sens de son propos, n'a jamais racolé qui que ce soit. « Épidémie », « Carnages », « Allures de sa mort », « Dernier mouvement » des musiques : voilà comment il annonce les catastrophes qu'il décrit. Sachons reconnaître cette force de la vérité, sachons du même coup reconnaître la grandeur de cette œuvre que cette double publication met en lumière, parce que la justesse à la fois du propos et de la manière fait en sorte qu'elle est à maints égards exemplaire du travail d'une certaine génération de poètes dits de la modernité. Sans doute est-ce l'une des œuvres qui méritera de survivre au temps, peut-être justement à cause de ce désespoir qu'elle manifeste avec lucidité et qui, par ironie, va peut-être lui ouvrir le temps futur.



Marcel Labine